

« Tête de noeud »

Roland Marcuola signe avec, « *Tête de noeud* », son dernier roman, la suite logique et attendue à « *Guido* », son roman précédent, un récit qui prend racine dans son adolescence des années ouvrières dans la vallée de la Fensch, cette vallée de la Fensch avec ses patelins « *dont les noms se terminent par ange* » ... *C'est un pays pas très connu, il n'y a pas de touristes dans les rues* ... » comme le chante Bernard Lavilliers. Il n'est pas utile de connaître Serémange, Florange, Erzange, Nilvange, Algrange, Hayange ... Fontoy ... on s'attache aux personnages qui sont des figures issues des arrivées successives de travailleurs en provenance de l'ailleurs, Pologne, Italie, Algérie et la « *France de l'intérieur* ». Ces populations vivent l'une à côté de l'autre, un mixage forcé par la théorie de « l'ensemble », une population dont les cultures se croisent, se heurtent, se choquent et s'attirent. Les enfants vivent leur enfance avec, comme paysage, la figure des usines et les accidents, les usines et le rythme qu'elles imposent, la densité de la population sans cesse en augmentation, la croissance des villes, l'érection des bâtiments scolaires, les centres

d'apprentissage, propriété des usines, là où sont enseignés les métiers du métal, l'usine comme voisine envahissante, l'usine qui fait naître les amours et les humains, l'usine qui accompagne ceux qui marchent debout « *comme des voyageurs droits* » (Louis Artaud) tout au long de leur vie, jusqu'au salut final qui emporte les corps dans un ailleurs matérialisé par et dans les croyances.

Dans ces vies d'adolescents, filles et garçons, curieux du corps des autres, les uns des uns, les uns des uns, les uns des uns, les uns des uns, le point central de la ville, celui qui fait battre le cœur de la cité ouvrière : « *Le Prismic* ». Cet antre de la consommation adolescente débutante, la consommation en masse ; bien entendu, ce lieu propose tout, ce magasin « *Orne* » la vallée de la Fensch en donnant l'illusion de l'opulence, de la possibilité d'accéder à toutes les productions, d'accéder à la concrétisation de tous les rêves, de toutes les folies. Alors que les pères travaillent au rythme des « *3 huit* », toute la famille adapte l'écoulement des heures du quotidien au rythme des postes dans les usines. L'usine respire, bouffe les

corps, accroche ses fumées aux poumons, au linge qui sèche sur les fils, les fumées blanches, rouges ou noires ; le monstre transpire, sue, explose, rugit au cœur de la ville, au cœur des humains, mais dans l'ombre des machines, des enfants rêvent, des enfants font vibrer les cordes des guitares en se projetant sous la lumière des projecteurs et dans celle des « *vedettes* » (« *stars* » n'était pas un mot employé dans le monde des usines de ces années là).

La plume de Roland Marcuola affirme ici une belle maturité, sa qualité évocatrice, la magnifique sonorité de sa poésie, sa jouissance à peindre les émotions et un humour plein de pétilements rendent plus doux le, les, souvenirs d'une époque à jamais disparue. Sans amertume, juste avec un soupçon de complicité avec la réalité d'un autre temps qui nous fait dire que le monde a bien changé, mais ce n'est certainement pas un mal. Alors, précipitez vous vers cette tranche de vie dans laquelle il fait bon se baigner le temps d'une lecture trop vite achevée.

MJ Thomas